

6^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 30.08.2012

“Timentes Dominum (...) operantem in se Dominum magnificant – Ceux qui craignent le Seigneur (...) magnifient le Seigneur qui agit en eux » (Prol. 29-30).

Nous reprenons cette belle expression du Prologue, parce qu'elle me semble importante pour concevoir et vivre en vérité notre vocation. Je disais hier que saint Benoît nous invite à contempler Dieu à l'œuvre dans nos vies, et à contempler cette œuvre en magnifiant et en glorifiant le Seigneur. Cela signifie que la crainte du Seigneur est une qualité de relation avec Dieu qui engage toute notre vie, qui change la relation avec toute notre vie, et surtout la relation avec nous-mêmes. Pour qui vit et cultive cette qualité de relation avec Dieu, en soi-même et avec tout le monde et toute chose, la crainte du Seigneur devient dilatation du cœur par le fait de magnifier Dieu.

Cette allusion évidente au Magnificat nous fait aussi comprendre que l'œuvre essentielle de Dieu en nous, comme pour Marie, est la présence du Christ, le Christ en nous qui vit et grandit, qui s'incarne pour se donner au monde et le sauver.

Gardons à l'esprit cette phrase, cette conception de la crainte de Dieu, qui voit Dieu à l'œuvre dans nos vies, qui voit Dieu en train de nous créer et de nous modeler maintenant, en tout temps, et de former en nous la plénitude de la vie en Christ. Gardons à l'esprit cette phrase parce que tous les aspects et les effets de la crainte de Dieu que nous présente la Règle seront toujours comme un approfondissement de cette attitude : devenir les instruments pleins de joie et de gratitude de l'œuvre de Dieu en nous. Nous verrons cela dans le chapitre sept sur l'humilité ; nous le verrons dans les chapitres sur la prière. Mais tout d'abord, je voudrais le voir dans des chapitres plus “pratiques”, qui incarnent la crainte de Dieu dans la vie quotidienne, parce qu'il ne serait pas chrétien de réduire la crainte de Dieu à une piété, une spiritualité. Pour saint Benoît la crainte de Dieu est pour la vie, pour une vérité et une plénitude de vie, sous tous ses aspects, même quotidiens et banaux. La Vierge Marie a aussi chanté le Magnificat en partant servir Élisabeth. J'aime imaginer que, chantant le Magnificat, elle a pris un balai et s'est mise à nettoyer la maison, à mettre de l'eau sur le feu pour préparer le dîner, etc..

Pour cette raison, parmi les personnages du monastère, pour choisir lesquels saint Benoît demande qu'ils aient la crainte de Dieu, je commence aujourd'hui par le cellérier, l'économe : la figure la plus pratique du monastère.

Le chapitre 31 commence ainsi : “On choisira comme cellérier du monastère un des frères qui soit judicieux, sérieux, sobre, frugal, ni hautain, ni brouillon, ni injuste, ni négligent, ni prodigue, mais rempli de la crainte de Dieu, et qui soit comme un père pour toute la communauté. Qu'il ait soin de tous ; qu'il ne fasse rien sans l'ordre de l'abbé.” (RB 31,1-4)

Pour Saint Benoît, c'est comme si la crainte de Dieu était ce qui corrige et retranche toute une série de défauts qui feraient du service communautaire demandé à l'économe une dictature, un vol, une exploitation égoïste des biens et des personnes. Sans la crainte de Dieu, le cellérier serait esclave des péchés capitaux, auxquels Benoît fait allusion dans la liste des défauts que le cellérier ne doit pas avoir. Il serait esclave de l'instinct possessif de son ‘moi’. Au lieu d'être “comme un père pour toute la communauté”, il serait un dictateur corrompu, un loup rapace. Au lieu de “prendre soin de tous”,

comme une mère, il ne penserait qu'à son profit et à son confort. Au lieu de se soucier de ne pas contrister les frères (31,6), il ne serait préoccupé que de son plaisir. L'orgueil le porterait à mépriser ses frères, leurs fragilités et leurs exigences (31,7.13.16).

Bref, on comprend à travers tout le chapitre 31 que de la crainte de Dieu dépend au fond l'humanité nouvelle du cellérier, c'est-à-dire s'il vivra son service avec charité ou non, s'il le vivra en donnant la vie comme Jésus ou non.

Or la tâche du cellérier dans la communauté est très ample. C'est une très lourde responsabilité envers les personnes et les choses. Saint Benoît la présente comme une grande œuvre, une grande entreprise. Il doit s'occuper de tout, penser à tout. Humainement, c'est presque une œuvre impossible. Mais c'est précisément pour cette raison que, pour assumer cette responsabilité, comme beaucoup d'autres dans le monastère, la crainte de Dieu devient indispensable. Elle devient indispensable justement en tant qu'attitude qui ouvre notre vie à l'œuvre de Dieu en nous et à travers nous, c'est-à-dire à la grâce. Le cellérier au fond ne peut faire et être tout ce qui lui est demandé, sinon dans la mesure où il devient instrument de Dieu, sinon dans la mesure où il s'ouvre à l'œuvre de Dieu en lui et à travers lui. N'oublions pas la phrase du Prologue : "Ceux qui craignent le Seigneur (...) magnifient le Seigneur qui agit en eux." (Prol. 29-30).

Dans le chapitre sur le cellérier, c'est comme si Jésus disait à Marthe, affairée pour tout et tout le monde, qu'il manque une seule chose à tout ce qu'elle fait : que Dieu le fasse en elle et à travers elle, qu'elle fasse son travail comme œuvre de Dieu et non comme son œuvre à elle, qu'elle vive en instrument de Dieu et non pour sa propre gloire. Alors, au lieu de se plaindre, elle aussi pourra "magnifier le Seigneur qui agit en elle". Et cette conscience, cette disposition, lui permettra de faire "de grandes choses" (Lc 1,49), parce que ce seront des œuvres de Dieu.

Cet aspect, saint Benoît le souligne pour le cellérier en termes eucharistiques : "Il regardera tous les objets et tous les biens du monastère comme les objets sacrés de l'autel" (31,10). L'économe, précisément en vertu de la crainte de Dieu qui reconnaît l'œuvre de Dieu à travers lui, vit consciemment le sacerdoce baptismal, si bien qu'en tout ce qu'il fait le Christ se rend présent, comme dans l'Eucharistie.

Saint Benoît concentre toutes ces instructions en parlant du cellérier, mais ce qu'il dit vaut pour tout le monde, pour chacun dans sa tâche, petite ou grande, dans la communauté. Pour tous il est essentiel de vivre leur tâche dans la crainte de Dieu, pour être libres des tendances du péché et pouvoir tout vivre en magnifiant Dieu plutôt qu'eux-mêmes, parce que c'est là le secret de la joie en toute chose.

Je remarque que dans toutes les communautés monastiques du monde, la plus grande tentation pour les moines et les moniales n'est pas contre la chasteté, la pauvreté ou autre, mais la tentation contre l'humilité, c'est-à-dire la tentation de l'orgueil et du pouvoir, la tentation et le péché qui ont fait chuter les anges, et Adam et Ève. Saint Benoît demande au cellérier et à tous de lutter contre cette tentation, qui empoisonne tout ce que nous faisons, de cultiver la crainte de Dieu qui glorifie le Seigneur au lieu de nous-mêmes.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist